

La tendresse Le vieil homme indigne

Élie Castiel

Numéro 315, septembre 2018

Gianni Amelio : La tendresse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2018). La tendresse : le vieil homme indigne. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 4–5.



Une mise en scène de non-dits

LA TENDRESSE

Le vieil homme indigne

ÉLIE CASTIEL

« Encore un film de vieux, pourrait-on dire. Une question demeure : doit-on donner autant de place aux réalisateurs et réalisatrices d'autres générations ? Le problème est mondial. »

Cinéma et littérature, peuvent-ils faire bon ménage ? C'est la question qu'on se pose après la projection de *La tendresse*, le beau drame « à l'ancienne » de Gianni Amelio. Entamant sa septième décennie, le réalisateur assume un cinéma de l'âme, du rapport émotif entre la caméra et les spectateurs, revendiquant par là même l'idée selon laquelle les images en mouvement se doivent de documenter le quotidien en le transcendant. Aujourd'hui, énorme risque à prendre face à un cinéma de toutes les expérimentations et aux moyens de diffusion qui ne facilitent pas le Grand Écran (sauf, bien entendu, pour les *blockbusters*), optant pour une réduction des divers panneaux de projection (on devrait d'ailleurs dire *diffusion*). En attendant, on peut se réjouir devant un film accompli qui rend hommage au cinéma italien d'une époque révolue et qui, peut-être, appartient à un autre temps, mais qui est toujours présent pour les historiens du cinéma et un certain contingent de spectateurs, cinéphiles, critiques et nostalgiques confondus. L'adaptation du roman de Lorenzo Marone, *La tentation d'être heureux* (*La tentazione di essere felice*) devient, dans *La tendresse*, une sorte de mise en abyme entre le personnage principal, vieux grincheux qui cache des secrets et une âme imperturbable, et le cinéaste lui-même, parvenu à l'âge de la sagesse, un nouveau

voyage vers l'inconnu où tous, tôt ou tard, se dirigent. Faut-il rire ou en pleurer ? Car pour Amelio, il semble que ceux qui sourient ne sont pas vraiment ceux qu'on croit être. Le personnage de Lorenzo, magnifique, charismatique, *pater familias* exemplaire selon les règles du respect et de la bienséance, est incarné par un Renato Carpentieri, remarqué, entre autres, dans *Journal intime / Caro diario* (1993), de Nanni Moretti. Il n'habite pas les lieux, extérieurs et intérieurs, il les vit. Il n'est pas surprenant que sa biographie indique que le comédien a étudié l'architecture. Évidence illustrée dans ce film non seulement sur des personnages en crise existentielle, mais état des lieux d'une ville, Naples, ancienne, historique, aux mille et une pérégrinations d'ordre social et politique. Une ville à raconter, à l'intérieur d'un pays qui se transforme.

Et des migrants, que la polyglotte Aurora (très efficace Greta Scacchi) tente de défendre, montrant une Europe confrontée à un nouveau défi de taille : l'arrivée d'étrangers. Si dans *La tendresse* le thème n'est pas très développé, Amelio s'en tenant au délabrement d'une famille qui ne se comprend plus, il dramatise encore plus le propos en présentant les nouveaux voisins de Lorenzo, un jeune couple marié et un enfant, italiens, mais venus d'une autre ville. En quelque sorte, eux aussi des *migrants insulaires*.

Un secret, un drame, une narration qui s'ajoute au récit, rendant le tout plus émotif.

Et qui a dit drame à l'ancienne? Nous sommes prêts à rectifier le tir. Ces sentiments, ces crises existentielles, ces idées qu'on se fait du bonheur, de l'amour, de l'immortalité, de la fin de vie, de nos rapports avec autrui, ce sont encore des valeurs d'une société qui préfère, malgré elle, reléguer tous ces affects de l'âme aux oubliettes. Vivre au jour le jour, oublier le passé, ne pas trop penser à l'avenir. Dans un sens, ignorer la notion même de l'Histoire.

Le film intrigue, désarçonne notre quotidien, nous pousse à nous remettre en question, quel que soit notre âge. En prenant le risque de signer une œuvre intergénérationnelle, Gianni Amelio revendique le rapport humain dans son universalité, et par la même occasion, brise les barrières nocives.

Impossible d'échapper à l'inéluctable finitude, que ce soit pour aujourd'hui ou pour demain. En attendant, vivre l'instant dans sa plénitude, sans oublier le passé qui nous a forgés et concevoir le futur comme si tous nos rêves devaient se réaliser. Le film d'Amelio tourne autour de ces thèmes universels qui ne cessent de constituer les pierres angulaires de la plupart des fictions, directement ou en filigrane.

Encore un film de vieux, pourrait-on dire. Une question demeure: doit-on donner autant de place aux réalisateurs et réalisatrices d'autres générations? Le problème est mondial. Chaque pays possède sa propre logique. Et atteindre le juste milieu n'est pas vraiment du propre de l'homme. Ici, du moins, la relève n'est plus que jamais à l'ordre du jour, même si certains ne tournent plus après un premier long métrage. Fin de la parenthèse!

Lorenzo et le monde qui l'entoure sont issus de la bourgeoisie. Ancien avocat réputé, le vieil homme a derrière lui les mots, les phrases bien

construites et qui persuadent. Il sait se défendre face à une société qui ne cesse de se transformer. Pour survivre à cette sorte d'affront, Lorenzo a le sourire discret, l'esprit rebelle; il cache ses émotions, déstabilisant pour ainsi dire les spectateurs. C'est là la force de la mise en scène qui laisse beaucoup de place aux non-dits, aux expressions du visage, aux mouvements qui veulent dire quelque chose.

On ne peut nier la brillante direction photo de Luca Bigazzi, filmant une ville de Naples, tantôt solitaire, tantôt remplie d'une marée humaine, comme ces migrants venus de tous horizons pour essayer d'oublier la misère du monde. Mais la caméra, malgré ses divers et multiples ombrages, ne s'empêche pas de caresser le temps, de se tenir à distance de tous les dérapages d'une humanité qui ne sait plus où elle se dirige. L'ombre, la clarté, la lueur et le soleil existent encore.

Effectivement, *La tendresse* est réalisé à l'ancienne, mais dans un décor contemporain égocentrique, refusant le souvenir, le recours à l'histoire, jetant ses vulnérables tentacules sur chaque individu, quel que soit son groupe d'âge. Et puis, les mauvais rapports entre un vieil homme *indigne* et ses enfants ne sont pas dissimulés. Mais après tout, est-il aussi méprisable que cela?

Et puis, le couple formé de Fabio (Elio Germano) et de Michela (Micaela Ramazzotti), tous deux magnifiques dans leur intériorité et cachant astucieusement des secrets qui confirment la complexité de la conscience de l'être et son infinie trajectoire dans le périple de la vie. Nous préférons ne rien vous dire car ces personnages seront ceux par qui la vérité et le dénouement inattendu éclatent au grand jour. En fin de compte, *La tendresse* est un vrai bonheur, parfois triste, cynique, parfois mélodieux, mais toujours au diapason de la condition humaine.▲

LA TENEREZZA

Origine : Italie

Année : 2017

Durée : 1 h 50

Réal. : Gianni Amelio

Scénario : Alberto Taraglio, d'après le roman *La tentazione di esse felici*, de Lorenzo Marone

Images : Luca Bigazzi

Musique : Franco Piersanti

Montage : Simona Paggi

Son : Alessandro Zanon (Alessandro Palmerini, Valerio Tedone)

Dir. art. : Giancarlo Basili

Costumes : Maurizio Millenotti

Int. : Renato Carpentieri (Lorenzo), Greta Scacchi (Aurora), Elio Germano (Fabio), Micaela Ramazzotti (Michela), Giuseppe Zeno (Giulio), Giovanna Mezzogiorno (Elena)

Prod. : Agostino Saccà, Giuseppe Saccà, Maria Grazia Saccà

Dist. : A-Z Films

Des secrets qui confirment la complexité de la conscience de l'être

